

Les douleurs vont à Dieu ? comme les flèches aux cibles

Les bonnes actions sont les gonds invisibles

De la porte du Ciel

« LES CONTEMPLATIONS » Victor HUGO 1802-1885

LE CADEAU D ISOLINE

Extrait du recueil « Le temps des ailes »

Louise n'en finissait plus de ressasser son envie. Sa fertile imagination enfantine en rêvait non seulement la nuit mais encore le jour... « *Il lui en fallait une...* » Le tenace désir d'appartenir à la communauté du village, cet obsessionnel besoin « *d'être des leurs* », la poursuivait jusque dans son petit lit de fer blanc. Et, là, sur la paillasse crissant des feuilles sèches de maïs, se concrétisait, sous ses paupières closes, un fugace bonheur. « *Elle l'aurait !* ».

Tristes matins qui la tiraient alors de son sommeil, incrustant davantage ce mal, creusant au plus profond de son petit cœur pour y terrer le désespoir.

La différence ! Cette particularité que les enfants détestent ! Louise la découvrait, lentement distillée dans le regard des autres. Pas une discussion qui ne l'évoquât, pas une remarque qui ne lui rappelât ses origines citadines. Moqueuse, admirative ou simplement réaliste, le petitephrase, désormais attachée à sa personne, la poursuivait, et le : « *Toi ? Tu n'es pas d'ici !* » la rejetait dans un isolement de larmes incontrôlables.

Boudeuse, sans raison aux yeux des adultes, l'enfant désespérée les exaspérait. Inquiète de ce comportement, la nourrice à qui elle était confiée, se perdait en questions patientes auxquelles l'obstinée refusait de répondre.

Pourtant Louise touchait au but. Une vague solution se dessinait : « *Elle en aurait une ! Grande ou petite... Qu'importait la dimension !* »

Bien résolue, l'entêtée avait consulté son amie. Du haut de ses douze ans, la grande Marcelle, après avoir longuement réfléchi, déclara la situation

inextricable. La seule coupable, à son avis, étant la guerre qui l'avait arrachée à sa ville natale, à sa famille où, bien évidemment, était sa place. Dépassé par la difficulté de la situation, elle l'avait rejetée avec un haussement d'épaules fataliste.

- C'est ainsi ! Que veux-tu que je te dise ! Tu n'es pas d'ici !

Cependant, la vue du mince visage, soudainement pâli, l'afflux de grosses larmes sillonnant les joues, lui avaient fait comprendre la gravité du moment et, dans un éclair de génie : « Ecoute, avait-elle suggéré, moi, je ne peux rien pour toi... J'ai bien celle de mon père, mais je ne peux pas te la donner ! D'ailleurs, cela ne servirait rien, tout le monde sait bien qu'elle est à nous.. Mais, va voir Isoline. A son âge, rien d'étonnant qu'elle en ait au moins une à te donner.

De l'autre côté de la ruelle, face à leur maison, vivait un couple très âgé. Lui, petit homme au chapeau rond, progressait à pas feutrés dans un chuintement de charentaises jusqu'au vieux banc de pierre, où, solitaires, s'égrenaient ses longues journées, cernées de silence par une surdité profonde.

Elle, grande et imposante personne, arborait un sourire édenté, plissant de petits yeux rieurs à l'abri d'épais verres fumés par l'entretien d'un quotidien feu de bois.

Louise, régulièrement chargée de mener ses chèvres « *au pré* », obtenait en échange un œuf encore chaud, « *à gober sur-le-champ* » ou un morceau de sucre, précieuse denrée miraculeusement surgie de la poche du grand tablier noir qu'elle revêtait chaque matin...

Encouragée par le mutisme de la vieille femme, la fillette, suçant son sucre, osa, rougissante, formuler sa requête et pour finir se justifia :

- Vous comprenez...si j'en avais une... Une à moi ! Les autres ne pourraient plus rien dire ! Je ferais croire que c'est celle de mon frère ou de mon cousin...

- Mais Louise, tu n'en as pas que je sache !

L'enfant s'entêtait : Avec le temps, on finira par me croire...

Retirant l'un des crochets de métal truffant son chignon de neige jaune, Isoline entreprit de se gratter le crâne, regard éteint, lippe pendante, enfouie dans un interminable silence que l'impatient, cœur battant, prit tout d'abord pour un somme. Or, dérogeant à ses habitudes, Isoline ne somnolait pas. Selon son expression favorite : « elle se perdait dans ses réflexions ! » L'égarément fut de courte durée. Lentement, la lèvre inférieure reprit sa place, le regard d'eau morte eut un friselis prometteur. La main rêche de la paysanne s'attendrit sur les cheveux blonds de l'enfant, retrouvant ce geste maternel depuis longtemps chassé de sa mémoire.

- Allons, aide-moi à sortir de ce fauteuil, dit-elle saisissant la grosse canne posée près d'elle. Nous allons arranger ça !

Arc-boutée sous la charge, Louise serra les dents lorsque la main puissante écrasa son épaule. Dans un suprême effort, Isoline, ahanant, s'arrachait de son siège

- Allons, viens !

Au flux de ses souvenirs, la vieille femme marmonnait et l'inintelligible monologue intriguait l'enfant. Poussée par la violence de son désir, elle insista :
- Vous pensez qu'on pourra ?

Le souffle devenu court, Isoline dut s'arrêter pour respirer à son aise. Visiblement, cette marche l'épuisait. L'hiver avait pesé sur l'arthrose, s'expliquait-elle, les pluies printanières n'avaient rien arrangé et marcher par cette chaleur accablante, n'était plus de son âge.

-Il suffit de vouloir, affirma-t-elle.

Louise, si près du but, s'inquiétait pourtant.

- Mais...les autres ?

Isoline rejeta la question d'un revers de main comme pour éloigner une mouche importune.

- Que t'importent les autres ! Sois plus forte qu'eux. Si tu y crois, ils y croiront aussi !
- Tous ?

La vieille femme hésita. Mentir, depuis toujours, était contraire à ses principes. Cependant il ne fallait pas alourdir la peine de cette enfant que la folie des hommes malmenait.

- Peut-être pas tous, grommela-t-elle, penchant la tête en signe d'agacement. Mais, l'important c'est qu'il y en ait qui te croient. Et ce sont ceux-là qui nous intéressent !
- Comme je le voudrais !

La vieille femme s'accordant une nouvelle halte, jambes écartées pour plus d'équilibre, essuya son front ruisselant.

- Regarde-les, tous autant qu'ils sont ! dit-elle, traçant de sa canne fendant l'air, un large demi-cercle de personnes invisibles. Le curé leur dit que Dieu existe, qu'Il est le père de Jésus, que sa mère est vierge ! Je ne sais plus quoi encore !
- Vous n'y croyez pas ? l'interrompit Louise étonnée.

Isoline eut du mal à dissimuler son impatience...

-Là n'est pas la question ! Il ne s'agit pas de ce que je crois ou ne crois pas ! D'ailleurs mon avis a peu d'importance ! Et puis, cela ne regarde personne !

Elle hésita un instant avant de poursuivre :

- En fait c'est une affaire entre Lui et moi. Son index montrait le ciel. Et quand je Le verrai, si je Le vois, crois-moi, Il entendra tout ce que j'ai sur le cœur !

Elle se radoucit face au minois chagrin de l'enfant :

- Eux ne l'ont jamais vu. Tu es bien d'accord avec moi ?
- Oui...Enfin non. Je ne sais pas, se troublait la fillette.
- Si, tu sais ! Ne fais pas l'idiote ! Ils ne l'ont jamais vu !

Elle s'emportait.

- D'ailleurs personne ne l'a jamais vu ! Le curé, pas plus que les autres ! Et pourtant, ils y croient. Ils vont à confesse et à la messe tous les dimanches !
- Pourquoi ?

- Parce que ce coquin de curé leur dit qu'il existe !

Evitant les cailloux de la rude sente, sous le grand soleil de juillet, leurs deux silhouettes oscillaient au rythme pesant de ses pieds d'hydropique chaussés d'espadrilles noires.

Et, le dimanche suivant, c'est apparemment recueillie que, folle d'impatience, Louise supporta courageusement les litanies chantées par la voix monocorde du prêtre, la chorale chevrotante des vieilles bigotes, l'odeur de l'encens qu'elle détestait. Ses genoux souffrirent moins de la longue gémissement imposée, et son estomac, d'ordinaire insatisfait de la seule hostie, évita de se plaindre.

Empêtrée dans ses dentelles, même le grand Marcou, l'enfant de chœur à l'esprit embrumé, lui parut moins laid. Derrière elle, bien en évidence sur la chaise, trônait un petit bouquet de marguerites très tôt cueillies dans le jardin d'Isoline. Enfin, lorsque l'injonction d'aller en paix leur fut donnée, Louise afficha l'air grave de circonstance, calqué sur celui des autres fillettes tellement enviées. Sans oser se mêler au petit groupe d'enfants en direction du cimetière, elle se contenta de les suivre.

Jouxtant l'église, accroché au ciel, ceinturé de hauts murs, fermé d'un portail immense, flanqué de deux cyprès, il dominait le village ! Point culminant de la commune, abritant les restes de ses chers disparus, il était l'irréfutable preuve de toute appartenance à ce lopin de terre.

Conscient de l'inestimable cadeau d'Isoline, Louise respectueusement, déposa ses fleurs sur une minuscule tombe ceinte de fer forgé fraîchement repeint de blanc. Roger, le fossoyeur avait reçu l'ordre d'arracher l'herbe qui, depuis des années, la plongeait dans l'oubli.

Et sur la croix rouillée dont les perles échappées émaillaient encore le sol de pâles couleurs, on pouvait deviner : « A notre petit garçon regretté. »

FIN